

| | |
|------------------|----------------------------------------------------------------------------------|
| Source | <i>Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes</i> , tome LXXXIV |
| Date | février 2010 |
| Signé par | Marie-Karine LHOMME |

Le titre de ce volume, *Réceptions antiques*, est le nom d'un séminaire d'élèves de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, qui fut organisé et animé par les quatre éditeurs de l'ouvrage entre 2002 et 2004. Dix-sept communications y furent données, dont sept sont publiées dans ce petit livre de 185 pages. Leurs auteurs sont tous des chercheurs de renom, qui se sont prêtés au jeu du séminaire et ont traité le sujet en rapport avec leur domaine de spécialité (qu'on retrouvera facilement par la bibliographie).

Si la réception de l'Antiquité dans les périodes qui la suivirent est un thème abondamment étudié, il n'en va pas de même de la réception de l'antique dans l'Antiquité même, qui était l'objet de réflexion de ce séminaire.

Après un bref avant-propos, qui rappelle l'historique du projet, le volume explore cette réception selon trois directions : repenser (deux articles à dominante philosophique), réécrire (trois articles à dominante poétique), citer, reconstruire (deux articles qui examinent la transmission de corpus). Chaque article embrasse alors plusieurs périodes à la fois, généralement celle du modèle et du texte qui s'en nourrit, et le volume couvre ainsi, en diachronie, une période allant du Ve s. av. J.-C. au VIe s. apr. J.-C., et, d'un point de vue littéraire, la poésie essentiellement latine, la philosophie et la rhétorique grecques, l'hagiographie et la patristique. Les articles alternent études de détails et synthèses sur un auteur ou une période.

L'article d'Alain Gigandet, « Lucrèce lecteur d'Héraclite » (p. 11-25), se concentre ainsi sur la critique d'Héraclite que présente Lucrèce au livre I de son *De rerum natura* (I, 635-704) pour, à partir de la structure de ce texte, du raisonnement exposé, de la forme, des jeux de mots possibles, des déformations apparentes de la pensée de l'adversaire, reconstituer un faisceau d'indices qui laisse deviner que l'argumentation ne porte pas seulement contre Héraclite lui-même, qui est nommé, mais aussi, et surtout, contre les Stoïciens qui s'en sont réclamés, en un « jeu de billard » (p. 12) à plusieurs bandes.

L'explication des incohérences d'un corpus motive le travail de Carlos Lévy sur « Philon d'Alexandrie et les passions » (p. 27-41). Philon semble tantôt embrasser les définitions stoïciennes de la passion tantôt les déformer, sans craindre de se contredire. L'article montre alors de façon claire et méthodique que Philon utilise les notions stoïciennes « comme des leurres, pour faire passer sous une apparence de stoïcisme des notions qui sont étrangères au stoïcisme, voire en contradiction avec lui » (p. 29), notions inspirées par la religiosité du chrétien Philon.

La deuxième partie, « réécrire » s'ouvre sur une vaste fresque diachronique de Jacqueline Dangel (« Poétiques latines du fragment. Vie et réception des textes à l'œuvre », p. 45-72), qui part de Livius Andronicus pour aller jusqu'à Sénèque (et jeter quelques regards sur l'époque flavienne, en n. 82). Elle montre, sur toute cette période, à quel point la littérature latine « repose fondamentalement sur un cumul de sources » (p. 72), de plus en plus inextricable au fur et à mesure qu'ils ont inspirés.

Prenant le relais chronologique, Sylvie Franchet d'Espèrey (« Réception et transmission des

modèles. L'Énéide comme modèle aux époques néronienne et flavienne », p. 73-86) part de l'hypothèse que la lecture « alexandrine » qui repose sur l'intertextualité et les jeux avec la lettre du modèle, ne s'applique plus au public contemporain de Lucain et Stace. Les reprises verbales sont encore bien présentes, mais pour attirer l'attention sur des reprises structurelles, qui peuvent être des transformations, et plus particulièrement des inversions. La réception de l'Énéide aux époques néronienne et flavienne est conditionnée par les déceptions (ou les nouveaux espoirs) liées au régime impérial. Or l'Énéide porte en elle deux modèles : celui qui correspond au schéma d'ensemble de l'épopée, un modèle optimiste tourné vers la naissance de Rome, et un modèle pessimiste, celui du livre II, qui correspond à la destruction de Troie racontée par un Énée déchu et errant. Chaque génération, en fonction de la foi qu'elle accorde au régime, peut donc puiser dans l'un ou l'autre des modèles fournis par une même œuvre.

Enfin, un double exemple très précis de réécriture est analysé par Vincent Zarini (« Hagiographie martinienne en prose et en vers », p. 87-103, avec textes latins en appendice) : il s'agit d'un épisode de la vie de saint Martin, le défi du pin abattu, d'abord écrit en prose par un contemporain du saint, Sulpice Sévère à la toute fin du IV^e s. (*Vita Martini*, 13), puis réécrit par deux fois en vers, au V^e s. par Paulin de Périgueux (*Vita Martini* 2, 251-334), et au VI^e s. par Venance Fortunat (*Vita s. Martini* I, 249-279). V. Zarini décortique, pour chaque phase du récit, les sources littéraires païennes et chrétiennes qui influencent l'écriture et les réécritures, ainsi que le travail fait sur l'hypotexte sulpicien, l'amplification et l'édification qui dominent chez Paulin, et le retour à la vignette, brève et sélective, chez Fortunat.

Les deux premiers articles offraient deux confirmations à l'établissement des textes de Lucrèce (I, 657 : *Musae* plutôt que *mussant*, p. 21-22) et de Philon (*De mutatione*, 167 : *apatheia* à conserver). Dans la troisième partie, « Citer, reconstruire », les problèmes d'écotique sont la préoccupation première, dans des perspectives très différentes. Pierre Chiron (« Tibérios citateur de Démosthène », p. 107-129) prend pour exemple un texte qu'il est en train d'éditer, le *De figuris Demosthenicis* de Tibérios (III^e-IV^e s. apr. J.-C.), pour mettre en avant, en les illustrant, les problématiques propres à la tradition indirecte. Nous possédons en effet le modèle, Démosthène, par la tradition directe, et il est possible de voir les modifications volontaires ou non apportées par Tibérios qui cite une centaine de fois l'orateur pour illustrer les figures du discours. P. Chiron commence par rappeler les accidents qui frappent tous les textes antiques (p. 109-116) ; il aborde ensuite les problèmes liés aux citations proprement dites : sont-elles faites de mémoire ? depuis une source technique intermédiaire (Caecilius) ? Le citateur fait subir à la citation des déformations volontaires ou involontaires : adaptations syntaxiques ou sémantiques, lissages stylistiques, etc. (p. 119-125). Tout cela pose le problème de la tradition indirecte lorsque le texte source n'est pas conservé : Pierre Chiron a le souci d'imaginer ce que donnerait l'exploitation trop zélée des fragments de Tibérios sans la conservation de Démosthène (ex. p. 124 sur la chronologie du *Sur la Couronne*). Il donne à l'inverse des exemples (p. 12) où la tradition indirecte peut conforter des leçons de la tradition directe.

Le dernier article, celui de Jean-Louis Quantin (« Réceptions soupçonneuses. Le texte patristique au temps des confessions », p. 131-151), aborde, en un excursus chronologique, les enjeux de la réception de textes antiques à autorité théologique aux XVI^e-XVII^e s. Cette étude n'aurait pu être menée, faute de documentation, sur des époques antérieures, mais ces questions ont dû se poser dès l'Antiquité. J.-L. Quantin y étudie la controverse comme « confrontation de passages » (p. 135). Les textes des Pères, découverts ou redécouverts,

sont exploités par les théologiens pour fournir des testimonia, des « passages » (p. 134 et n. 13) à l'appui de leurs démonstrations. Incompatibilité de textes avec la doctrine et erreurs de transmission donnent lieu à des soupçons et à des accusations de falsification, et, conséquence indirecte, à une critique textuelle approfondie.

Christian Jacob clôt le recueil par une postface de huit pages, qui pourrait servir à introduire les différents sens de transmission et de réception. Il propose également un cheminement intellectuel d'un article à l'autre, pour enfin évoquer quelques pistes de recherche plus vastes et de nature plus anthropologique : communautés de réception, cadres de la lecture, pratiques lettrées de la réécriture, propriété intellectuelle du texte. Suivent alors la bibliographie de tout le volume, un index des auteurs et des notions.

À la fin de la lecture de cet ouvrage, on éprouvera trois regrets, qui paradoxalement disent le plaisir et l'intérêt qu'on a eus à le lire. Premier regret : les textes cités en latin ou en grec ne sont pas tous traduits. Ils le sont dans leur grande majorité, et il aurait suffi de systématiser ce principe pour ouvrir l'intégralité de l'ouvrage à un public plus large que celui des lettres classiques. Deuxième regret : l'introduction est trop courte, et à moins de faire appel pour la remplacer à la postface de C. Jacob, on ne nous donne pas les définitions des mots qui constituent le titre de l'ouvrage. Le lecteur peut cependant les retrouver au prix d'un travail de reconstitution, à partir de l'utile index des notions, aux entrées « réception », « lecture », « transmission », « appropriation » (et « réappropriation »), entre autres. Le troisième regret est tout simplement qu'il n'y ait pas eu plus de communications publiées : mais il aurait été possible, précisément dans une introduction, ou une conclusion plus fournie, de résumer les apports de ces séances de séminaire qui n'auront profité qu'aux présents.

Tout cela équivaut à dire que le but du recueil, annoncé p. 8, qui était de nourrir la réflexion théorique, est largement atteint : par ces exemples précis, clairement rattachés à une époque, à une génération, à des pratiques, et à des genres littéraires, cet échantillon représentatif des différents « scénarios de réception » (4e de couverture) donne largement matière à penser.